IV

Sanatoriums populaires. — Grabowsee.

Les sanatoriums, dans le genre de Planegg — imposants et coûteux, donnant l'impression d'un hôtel de luxe, installé dans un parc pour y recevoir des malades aisés, n'ayant jamais eu à lutter pour la vie — ne manquent pas en Allemagne. On en rencontre partout aux environs de Berlin : Blankenfeld, Malchow, Belzig, Beelitz... Tous mieux installés les uns que les autres, se recommandant d'ailleurs aux visiteurs soit par leurs aménagements, soit par quelque particularité d'organisation.

Beelitz, bâti près de Potsdam, par le « Versicherungs Anstalt Berlin », a coûté la somme ronde de 5 millions de marks (6 250 000 francs). On peut y loger 1 500 malades répartis en deux

classes : les poitrinaires (Lungenkranke) et les inguérissables (Erwerbsunfähige). Ce n'est ni l'heure ni l'endroit de discuter s'il est bon d'agir ainsi, si les raisons médicales et sociales, sur lesquelles on se base pour établir cette séparation cruelle, sont assez puissantes pour primer toutes les autres considérations.

Belzig doit être le prototype du sanatorium, puisque c'est l'œuvre du Pr von Leyden. Le « grand maître » de la Tuberculose en Allemagne a mis là tous ses soins et réglé lui-même jusqu'aux plus petits détails. Bien qu'il eût eu la bonté d'insister pour que j'allasse voir sa création, malgré l'aimable lettre d'introduction qu'il me donna pour le directeur de Belzig, ce ne fut pas de ce côté que je commençai ma tournée.

Je n'avais eu garde d'oublier la recommandation que m'avait faite à mon départ mon maître le Pr Landouzy : « Quand vous serez à Berlin, « voyez surtout Grabowsee : ce n'est pas joli, « mais c'est ce qu'ils ont fait de plus intéres- « sant. »

Et tout ce que j'avais entendu dire de Grabowsee m'avait attiré et séduit.

Grabowsee, c'est en effet le sanatorium vraiment populaire, sans architecte et sans monument, la construction aussi simple que possible, sans prétention au style et n'ayant pas coûté

cher, — le type du « sanatorium de fortune » né d'un concours fortuit de circonstances et devenu un établissement stable par suite de toute une série de modifications.

Mais c'est aussi et c'est surtout l'asile pour ouvriers tuberculeux où l'on voit plus loin que la maladie du malade, où l'on se préoccupe de son moral et de son avenir social, où le médecin s'est fait vraiment l'ami et le conseiller de ses patients.

Un sanatorium ne doit être ni une prison ni une caserne, c'est une école où l'on apprend avant tout à se soigner soi-même et à ne pas devenir dangereux pour les autres.

Pour garder le malade des soucis, on s'occupe de sa famille pendant qu'il est en traitement. On le distrait de la triste contemplation de ses maux et de ceux de ses compagnons. Dès qu'il va mieux, on lui redonne la confiance en soi-même et en ses propres forces, en lui faisant mener une vie se rapprochant le plus possible de la vie normale, en le mettant à même de travailler une heure ou deux par jour. Puis quand il est sorti guéri, ou du moins amélioré, on s'occupe de lui trouver du travail et, s'il est incapable de reprendre son ancien métier, on lui fournit les moyens de gagner autrement sa vie.

Voilà ce que l'on fait à Grabowsee.

Plus encore que le médecin d'une clientèle de ville, le directeur d'un sanatorium d'ouvriers doit être doublé d'un psychologue, car il a charge d'âmes aussi. Il doit savoir causer au peuple et se faire peuple, se mettre à la portée de ses pensionnaires et leur faire comprendre comment et pourquoi il faut lutter et lutter ensemble. Il doit connaître les mots qu'il faut dire pour gagner leur confiance et élever leur âme fraternellement près de la sienne... La belle et la bonne tâche ! et comme le Dr Brecke, directeur de ce Grabowsee, a bien compris son rôle ! Les malades lui doivent, plus encore qu'à ceux qui ont fondé à leurs frais l'établissement, toute leur reconnaissance ; ils n'avaient, ceux-ci, apporté que leur argent, il y met tout son cœur et toute sa vie.

*
* *

L'histoire même de Grabowsee est intéressante et mérite d'être relatée, car elle contient plus d'un enseignement.

Au mois de juin 1895, lors des fêtes données pour l'ouverture du canal de Kiel, on était sous l'impression de l'épidémie de choléra, dont quelques cas isolés étaient encore apparus au cours de l'automne 1894. Pour tout prévoir et pour parer à l'éclosion des maladies que la foule traîne

toujours avec soi, on avait installé, à l'aide de baraques démontables du système Döcker, une station de secours dans une forêt de hêtres, entre Friedrischdorf et l'embouchure du canal à Holtenau.

L'emplacement était si favorable, l'organisation si bien comprise que, les fêtes finies, on eut comme un remords de tout démolir de suite. On se demanda quel parti l'on pourrait tirer de cet hôpital volant, qui ressemblait à une installation de colons dans la brousse — et le lazaret devint une maison de campagne où les sœurs de la Croix-Rouge vinrent, pendant les chaleurs de juillet et d'août, prendre du repos et des forces.

Les religieuses se trouvaient fort bien de leur villégiature dans ce cottage improvisé. On pensa alors qu'il y avait peut-être là une idée à creuser : du moment qu'on avait pu passer un été ainsi campé, pourquoi n'essaierait-on pas d'installer de la même façon des malades, et plus spécialement des tuberculeux? Précisément la Croix-Rouge avait dans ses magasins tout un matériel inutilisé de baraques, que l'on détériorerait moins en les montant qu'en les laissant entassées sous les hangars.

Ce serait en même temps une expérience intéressante, qui permettrait de conclure — car on

était dans le doute à ce sujet — si l'on pouvait attendre du traitement hygiéno-diététique de la tuberculose, pratiquée dans un pays de plaine, les mêmes résultats que ceux obtenus dans les sanatoriums d'altitude.

Le Comité central de la Croix-Rouge adopta alors (25 juillet 1895) le plan qui lui fut proposé d'installer, pour l'été 1896, à l'aide des baraques démontables qui lui appartenaient, un sanatorium pour ouvriers tuberculeux, dans les environs de Berlin. L'endroit choisi assez éloigné de la capitale pour être à l'abri du bruit et de l'agitation, facilement accessible néanmoins, fut Grabowsee — une verte solitude au bord d'un lac, au milieu d'une forêt de pins, à 6 kilomètres d'Oranienburg, la dernière station du chemin de fer de banlieue.

Le 20 mars 1896, on commença le transport des baraques, que l'on avait démontées et ramenées de Kiel à Berlin : une compagnie du génie fut mise à la disposition de la société pour le montage et l'installation et cinq semaines après, le 25 avril, le sanatorium s'ouvrait avec 30 malades. Les résultats obtenus furent si favorables que, dès la fin de l'été, on put envisager avec confiance l'idée de transformer cette installation d'essai en établissement stable. Cependant pour pouvoir se prononcer, pour porter un ju-

gement définitif, il fallait voir ce que donnerait l'hiver.

*
* *

Encouragés par les progrès, qu'avait amenés dans leur état le séjour des mois d'été sous les pins, les malades se prêtèrent de bonne grâce à l'expérience de l'hiver.

Ni la pluie, ni la neige, ni le froid lugubre de ces solitudes ne les effrayaient; ils avaient confiance et ils restèrent, installés la plupart dans la salle à manger et dans les communs, d'autres demeurant, de leur propre volonté, sous les baraques.

Celles-ci, dispersées dans la forêt, de distance en distance, présentent d'incontestables avantages pour l'été; mais, pendant la mauvaise saison, que de difficultés, pour les soins à donner aux malades, pour le chauffage de tant de bâtiments isolés, pour l'économie domestique : partant, que de dépenses et de frais supplémentaires !

On se mit donc en devoir de construire un local en charpente à un étage, pouvant loger 26 malades : les travaux furent menés de façon si active qu'il put être, après séchage artificiel, aménagé pour le mois de février 1897.

L'hiver avait passé, ne tuant personne, ainsi que l'avaient prédit les gens timorés ; malgré les rigueurs du climat, les malades étaient manifestement en voie d'amélioration. La cure d'air s'était faite dans ces plaines humides du Brandebourg aussi bien qu'à Davos ou qu'à Leysins : l'expérience était concluante — Grabowsee était définitivement fondé.

Pendant l'été 1897, on éleva un second pavillon de 51 lits, auquel vinrent s'adjoindre, par la suite, d'autres constructions : une buanderie et une chambre de désinfection. On installa les appareils de chauffage et d'éclairage artificiels ; on perfectionna petit à petit les systèmes de drainage, la distribution des latrines, etc.

On construisit encore de nouveaux pavillons qui portèrent à 140-150 le nombre des lits disponibles — en dehors des baraques. Car une fois le premier engouement passé, il fallut pourtant reconnaître que la baraque n'était pas l'habitation idéale ; à la rigueur elle constitue bien un abri suffisant et dont on peut se contenter faute de mieux ; mais elle est vraiment par trop peu confortable, se chauffe difficilement et sous bien des rapports est inférieure au pavillon. Actuellement le Dr Brecke ne l'emploie plus guère que comme galerie de repos, comme atelier, etc., et n'y fait coucher ses malades, pendant la mau-

vaise saison, que lorsqu'il lui est absolument impossible de procéder autrement.

D'ailleurs, lorsqu'il a fallu acheter de nouvelles baraques, on s'est aperçu que cela coûte fort cher : les magasins de la Croix-Rouge ne sont pas inépuisables et la générosité des fabricants de constructions démontables a des limites.

Et l'on a vu qu'il y avait économie à élever des pavillons stables, pourvu qu'ils fussent très simples et à un seul étage.

L'avantage des baraques avait donc été surtout — l'enseignement est à retenir — de montrer qu'il est possible, en quelques semaines, et sans trop de frais, d'installer où l'on voudra un sanatorium que l'on peut, dans la suite, transporter ailleurs.

La conclusion des expériences faites pendant un été et un hiver dans une forêt des environs de Berlin a déjà été tirée ; mais il est bon de la répéter : partout, dans toute saison, sous n'importe quel climat, on peut, avec succès, soumettre des tuberculeux à la cure d'air libre.

*
* *

Pour aller à Grabowsee, on s'arrête à Oranienburg, 30 kilomètres de Berlin sur la ligne du nord ; c'est le point terminus des trains de banlieue. —

Ou bien l'on peut encore descendre à Fichtengrund, la station suivante, mais les communications avec la capitale sont moins nombreuses, et moins commodes, les trains directs et les express brûlant cette halte sans importance.

De Fichtengrund, on n'a plus que 3 kilomètres à faire dans la forêt, où l'on entre aussitôt après avoir quitté la gare. Bien qu'il soit facile de s'égarer dans ces sentiers qui se ressemblent tous, — car il n'y a pas comme à Planegg d'écriteaux rouges à étoiles pour indiquer le chemin « nach den Volksheilstätten » — on arrive à trouver sa route. — Mais il faut se méfier des indications que pourrait vous donner un promeneur en humeur de dimanche, ou des explications confuses de quelque paysan narquois. — Brusquement, devant soi, à un détour d'allée, on aperçoit les baraquements des malades.

Au premier abord, on a bien l'impression d'un campement, et l'on songe vaguement à quelque expédition lointaine.

Il y avait à Majunga, en 1895, au début de la campagne, tout un quartier de cases semblables, montées par des « mercanti », qu'avait attirés l'espoir de faire fortune à la suite de la colonne.

A cette époque, à Majunga on disait la messe, le dimanche, dans la salle à manger de l'hôtel des Messageries Maritimes, le seul de la localité :

un faisceau de pavillons aux trois couleurs flottait derrière l'autel, où l'aumônier officiait.

Ici, le service divin est très confortablement installé dans une grande baraque, qui sert de chapelle. Comme nous approchons, des voix graves s'en échappent, soutenues par le chant d'un harmonium ; c'est la fin de l'office.

Les pensionnaires sortent lentement, par petits groupes, en causant entre eux. C'est une place d'église, le dimanche, à la sortie de la messe, dans quelque village forestier. Une première impression se dégage, très nette : on est frappé de ces physionomies, parce que, précisément, elles ne présentent rien de saillant ; ce sont de celles que l'on rencontre tous les jours dans la rue.

Ce sont plutôt même de « bonnes figures », n'ayant pas désappris le sourire et ne portant pas l'empreinte de cette lassitude morne, de cette mélancolie résignée, que j'avais rencontrées ailleurs.

*
* *

N'étant pas technicien, je ne saurais trop dire en quoi les baraques du système Döcker diffèrent des autres systèmes de constructions démontables : chacun en a pu voir de semblables aux expositions d'hygiène ou de sport.

Je sais seulement qu'elles sont très cotées des Allemands et qu'on s'en était servi pour le campement de l'empereur Guillaume, lors de son voyage en Palestine.

Un détail à noter cependant : dans l'épaisseur des parois qui sont doubles, est une couche d'air isolante d'environ 25 millimètres. Ces parois sont de chaque côté revêtues d'un carton pâte, enduit de préparations spéciales qui les rendent imperméables extérieurement, et ininflammables intérieurement.

Ce sont des planches de bois s'engrenant les unes dans les autres et maintenues par des armatures de fer : le tout se monte un peu à la façon d'un jeu de patience, très facilement, paraît-il.

Quand on fonda Grabowsee, le transport des baraques commença le 20 mars 1896, et le 4 avril, on en pouvait utiliser 27.

La plus grande de toutes contient 26 lits ; elle a une hauteur de $3^{m},15$ et 20 mètres de long sur 6 de large. L'air est renouvelé au moyen de lucarnes à vitrage mobile, ouvrant sur la toiture et par de larges vasistas. La lumière arrive par de grandes fenêtres vitrées. Pendant la journée, en été, on tient tout ouvert, et on ne referme, la nuit, que juste ce qu'il faut pour éviter les courants d'air.

Le mobilier est aussi sommaire que possible : des lits de fer à matelas métallique, quelques chaises et c'est tout. Pas d'armoires : les vêtements des malades sont rangés au dehors dans une garde-robe située dans les communs. Les tables de nuit sont remplacées par des planchettes.

La difficulté du chauffage l'hiver a été une des raisons pour lesquelles on a renoncé aux baraques, en tant qu'habitations stables. On ne les utilise plus que l'été ou dans les cas d'extrême nécessité.

On a conservé celles qui servent de galeries de repos pour la cure d'air que l'on fait en toute saison.

D'autres ont été aménagées en ateliers, pour les malades autorisés à travailler.

Ces baraques, reposant sur des piliers à 40 centimètres environ au-dessus du sol, avaient cet avantage d'être d'un accès facile et d'épargner au malade la longue ascension d'escaliers toujours pénible, si douces que soient les marches.

On s'en est souvenu lorsqu'il s'est agi d'élever des constructions stables. Là encore, on s'est inspiré de la même simplicité pratique qui avait présidé à la conception de Grabowsee — et l'on a abouti au pavillon d'un étage, de dimensions restreintes.

*
* *

Dans un de ces pavillons, au nord, on a aménagé les bains. On trouve là les douches de toutes sortes et de toutes formes, toute une installation très complète et très perfectionnée d'hydrothérapie — le seul luxe de l'établissement. Mais on ne se contente pas des douches et des bains, le massage est en grand honneur à Grabowsee : il y a une salle spéciale garnie de tables de massage et de lits de repos.

Au bout du pavillon, les W.-C., également très « modern style », précédés d'une chambre garnie de lavabos, où les malades viennent se laver et brosser leurs vêtements et leurs chaussures.

Une cuvette spéciale est affectée à la toilette des crachoirs, que chaque malade doit faire tous les jours. Le Dr Brecke, qui me guide très aimablement dans ma visite, tient à me donner une répétition de l'exercice. Il appelle un malade qui passe dans le corridor, L'homme s'arrête à six pas, brusquement, avec un bruit sec des bottes ramenées en équerre, les mains dans le rang, la position réglementaire du soldat sans arme. Au commandement, il sort de sa poche son petit crachoir de verre bleu, le nettoie soigneusement, le brosse à l'intérieur, le lave et le

relave, y passe à plusieurs reprises une solution de lysol et, quand la manœuvre est finie, il reprend sa position et rompt — au commandement.

C'est un soldat — je suis rassuré, parce qu'un moment (est-ce qu'on sait jamais en Allemagne!) j'avais eu comme une vague crainte que l'on n'obligeât tous les malades à manœuvrer aussi militairement. Il y a bien un sanatorium où on les oblige à porter une tenue...

Le Dr Brecke d'ailleurs est lui-même un médecin militaire hors cadre et détaché à Grabowsee : alors tout s'explique.

C'est un soldat qui vient faire une période de traitement de trois mois.

Il n'y a pas encore de sanatoriums spéciaux pour l'armée — sauf un, construit en Alsace, aux frais d'un officier général et, naturellement, réservé aux soldats du pays.

S'il faut s'en rapporter aux statistiques présentées au Congrès de Berlin par les médecins militaires, la tuberculose qui en 1890-1892 avait augmenté à la suite probablement des épidémies de grippe qui venaient de sévir, tend constamment à diminuer depuis cette époque : fait d'autant plus remarquable que le nombre des soldats a augmenté.

En France, la tuberculose des anciens soldats

est stationnaire : il y a même tendance à régression, lorsque les conseils de revision ont ordre de se montrer difficile pour l'admission des jeunes soldats.

Mais chez ces derniers, comme dans toutes les classes de la population civile d'ailleurs, elle tend à augmenter d'une façon constante.

De 1874 à 1897, le nombre de conscrits réformés pour tuberculose a exactement doublé.

. . . . . .

Toute la partie sud du pavillon comprend les chambres de malades, qui contiennent chacune 4 lits. Linoleum comme parquet, coins arrondis, murs badigeonnés à l'huile jusqu'à hauteur de 2 mètres ; tout cela est classique maintenant et se retrouve partout.

Les autres bâtiments ne présentent pas d'intérêt bien particulier, et je ne saurais décrire l'appareil à gaz acétylène, qui sert à éclairer l'établissement.

L'installation complète en a été fournie généreusement par M. le Kommerzienrath Julius Pintsch, qui en a d'ailleurs profité pour glisser au Congrès son petit rapport sur l'éclairage par l'acétylène dans les sanatoriums. C'est une réclame d'excellent aloi et que l'on ne saurait trop recommander à nos industriels.

Tout en servant leurs intérêts personnels, ils

rendent service au prolétariat — et chacun y trouve son compte.

C'est ainsi que les pianos, les jeux, etc., sont fournis gratuitement par des fabricants ou des maisons de commerce.

De même l'ouvrage sur les sanatoriums, récemment édité à la suite du Congrès, a été publié aux frais des industriels intéressés.

Cela s'appelle « Deutsche Industrie und Technik bei Einrichtung und Betrieb Sanatorien und Krankenladern. »

*
* *

Nous avons dit qu'à Grabowsee — et c'est une des caractéristiques de cet établissement, l'on voyait plus loin que la maladie du malade, que l'on s'y préoccupait aussi du tuberculeux au point de vue moral et au point de vue social.

Pour que le malade puisse en toute liberté d'esprit se livrer au repos et se soigner, il faut écarter de lui tous les soucis, qu'il pourrait avoir au sujet des siens, souvent laissés dans le besoin. En dehors des caisses d'assurances qui distribuent des secours aux familles des sanatoriés nécessiteuses, il y a un groupe spécial, qui s'est formé dans le but de subvenir à leurs besoins, pendant la durée du séjour au sanatorium.

Un autre groupe de la Croix-Rouge s'est constitué uniquement pour s'occuper des ouvriers guéris et leur procurer du travail à la sortie du sanatorium, soit qu'ils en trouvent plus difficilement, soit que devenus trop faibles, ils soient incapables de reprendre leur ancien métier. Il faut alors leur mettre en mains le moyen de gagner leur pain, suivant la mesure de leurs forces. La question d'ailleurs avait été portée devant le Congrès, qui a nettement pris parti au point de vue socialiste.

On avait même parlé de colonies agricoles.

Mais la véritable originalité de Grabowsee, ce qui contribue surtout à sa supériorité sur tous les autres établissements du même genre, c'est l'introduction dans le programme de la journée du tuberculeux d'une heure ou deux de travail manuel, car le travail, — pour un certain groupe de malades, — fait partie intégrante du traitement au même titre que la promenade ou les exercices respiratoires.

Quels sont les malades qui peuvent travailler, comment et dans quelles conditions peuvent-ils le faire, quels bénéfices enfin peuvent-ils retirer de cette innovation en thérapeutique — c'est ce que nous verrons dans le prochain chapitre.